



HAL
open science

Charles Nicolle (1866-1936) : (auto)portrait du biologiste en poète fin-de-siècle

Thomas Augais

► To cite this version:

Thomas Augais. Charles Nicolle (1866-1936) : (auto)portrait du biologiste en poète fin-de-siècle. Cahiers internationaux du Symbolisme, 2017, Sciences et littérature, 146-147-148, p. 9-27. hal-03960907

HAL Id: hal-03960907

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03960907>

Submitted on 28 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Résumé de l'article : Le biologiste Charles Nicolle (1866-1936), prix Nobel de médecine 1928 pour ses travaux sur le typhus, fait ici l'objet d'une analyse détaillée en tant que figure représentative du dialogue entre littérature et science dans la première moitié du XX^e siècle. Savant lettré, ayant renoncé avec regrets à une carrière d'écrivain tout en se consacrant à la littérature en marge de ses recherches médicales, Charles Nicolle trouve dans sa correspondance avec l'écrivain Georges Duhamel le lieu de cet approfondissement des échanges entre recherche scientifique et création littéraire qu'il appelle de ses vœux. Il réfléchit surtout à la question de l'imagination créatrice dans le domaine des sciences du vivant en mettant en avant les qualités poétiques de ces « inventeurs » de la lignée pastorienne, dans les rangs desquels il se situe lui-même.

Abstract : The French biologist Charles Nicolle (1866-1936), 1928 Nobel Prize in Medicine for his work on typhus fever, is an emblematic figure of the dialog between literature and science in the first half of the 20th century. Literate scientist, he renounced a career as a writer but he has published several novels. His correspondence with the writer Georges Duhamel enabled him to deepen the exchanges between scientific research and literary creation that he wanted to promote. But above all, he reflected on the question of the creative imagination in the sciences by putting forward the poetic qualities of the researcher in the life sciences, as the examples of Louis Pasteur and of himself show.

Charles Nicolle (1866-1936) : (auto)portrait du biologiste en poète fin de siècle¹

Peu après la mort de Charles Nicolle, Jean Rostand écrit :

Sans doute est-ce dans le champ de la médecine et de la bactériologie expérimentales que Nicolle a bâti le principal de son œuvre ; mais il fut aussi méthodologiste, philosophe, moraliste, prosateur... Ce grand découvreur, se penchant sur le mystérieux phénomène de l'invention, a éclairé la genèse de l'idée créatrice, proche souvent de l'inspiration poétique ; ce grand médecin s'est employé à délimiter scrupuleusement les devoirs et les responsabilités de son art. Enfin, Nicolle n'a pas dédaigné l'œuvre de pure imagination, il a écrit des contes, des romans... Et dans toutes ses productions – qu'il s'agisse de science ou de philosophie, qu'il s'agisse de consigner les résultats venus de son laboratoire ou de jouer avec les images nées de sa fantaisie –, il a témoigné le don de l'expression verbale ; chez lui, le mot n'est pas seulement le véhicule inerte de l'idée, le serviteur passif du vrai, il est chose vivante et sensible ; il persuade, il évoque, il surprend, il émeut².

Ce passage met en lumière les différents aspects par lesquels l'œuvre de Charles Nicolle se place au point de rencontre entre la littérature et les sciences, de telle manière que les processus

¹ Cette recherche a été menée dans le cadre du projet de recherche « La figure du poète-médecin (XX-XXI^e siècles) : une reconfiguration des savoirs », soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, 2015-2018.

² Jean Rostand, avant-propos du livre de Germaine Lot, *Charles Nicolle et la biologie conquérante*, Paris, Seghers, coll. « Savants du monde entier », 1961, p. 9.

d'invention à l'œuvre dans ces deux domaines que la modernité a séparés s'éclairent mutuellement. Auteur d'une œuvre littéraire et ami intime de Georges Duhamel, Charles Nicolle a en effet théorisé l'imagination créatrice du savant dans son livre *Biologie de l'invention*. Il offre ainsi l'image d'un chercheur en médecine pour lequel les qualités propres aux recherches sur le vivant sont celles du poète beaucoup plus que toute forme d'intelligence rationnelle. Contraint par sa surdité à s'enfermer dans un laboratoire, Charles Nicolle analyse son propre parcours à la manière de l'artiste fin-de-siècle, c'est-à-dire comme la conséquence d'une élection dont la marque certaine est une tare physique qui le place en marge de l'humanité « normale ». La réflexion sur la genèse de l'idée créatrice qu'il en vient à développer, à l'aune de sa propre situation, se nourrit alors d'une conception de l'inspiration riche d'affinités avec les théories de l'image poétique contemporaines de ses travaux, en particulier chez Pierre Reverdy.

La double vie d'un humaniste : Charles Nicolle savant et écrivain

Né à Rouen le 21 septembre 1866, Charles Nicolle a vu sa vocation littéraire contrariée par son père, médecin des hôpitaux et naturaliste. « Heureux effet de l'autorité parentale », commente Jean Rostand, qui aiguilla vers la science ce « chaleureux tempérament d'artiste³ », qui fut au tournant du siècle un grand lecteur de Huysmans⁴ (notamment *En route*). Ayant passé avec succès le concours d'internat des hôpitaux à Rouen en 1889, Charles Nicolle est admis comme préparateur à la faculté de médecine, avant de rejoindre son frère Maurice au récent Institut Pasteur. Il y est l'élève d'Élie Metchnikoff et d'Émile Roux. Le premier, découvreur de la phagocytose, facteur de l'immunité cellulaire, est un homme d'imagination et de rêve, dont Charles Nicolle n'eût su dire « s'il était poète ou savant, tant ses idées tenaient de la féerie⁵ ». Le second, au contraire, découvreur avec Yersin des toxines microbiennes sécrétées par le bacille diphtérique, est un « esprit positif, pétri de rigueur et logique sèches, maître sans indulgence⁶ ». Mais cet « esprit incisif et clair » montre à Charles Nicolle que « la vérité est plus riche encore et plus belle que toutes les fables⁷ ». L'épopée des pastoriens est au cœur de la *Chronique des Pasquier* de Georges Duhamel, ami de Charles Nicolle. « Pasteur a toujours été mon modèle et mon type⁸ », proclame, dans *Les Maîtres*, Laurent Pasquier, qui, comme Charles Nicolle, termine sa

³ *Id.*, p. 10.

⁴ Voir la lettre de Marthe Conon à Pierre Nicolle, 18 juillet 1963, citée par Maurice Huet, *Le Pommier et l'olivier, Charles Nicolle, une biographie (1866-1936)*, Sauramps médical, 1995, p. 32 : « Ton père voulut alors me prêter un livre d'un auteur inconnu de moi : *En route* de Huysmans ».

⁵ Cité par Germaine Lot, dans *Charles Nicolle et la biologie conquérante, op. cit.*, p. 22.

⁶ *Ibidem.*

⁷ *Ibidem.*

⁸ Georges Duhamel, *Les Maîtres* [1937] (*Chronique des Pasquier*, tome 6), Paris, Le Livre de Poche, 1965, p. 28.

carrière au Collège de France. L'intrigue du roman, construite à partir de son hésitation entre deux maîtres, doit sans doute beaucoup aux conversations de l'auteur avec Charles Nicolle. Après avoir soutenu en 1893 une thèse de doctorat sur le chancre mou et son germe, le streptobacille de Ducrey, Nicolle revient à Rouen, à l'école de médecine, en tant que professeur suppléant des chaires de pathologie et de clinique médicale, et se consacre pendant huit ans à la dermatologie et à la syphiligraphie, organisant dans sa ville natale la propagande contre les maladies vénériennes. Or, cette spécialisation dans les activités de laboratoires est motivée par un événement qui aura une grande importance dans la vie de Charles Nicolle. Il constate, en effet, encore étudiant, que l'une de ses oreilles « a moins d'acuité que l'autre pour ausculter » : « J'avais l'oreille fautive⁹ ». L'autre oreille semble « promise à la même déchéance » et cette surdité dans laquelle il bascule progressivement le conduit, faute de pouvoir ausculter, à renoncer à une activité de praticien¹⁰. Cet itinéraire de chercheur prend en 1902 la direction de Tunis, où Charles Nicolle accepte, à 36 ans, la direction de l'Institut Pasteur de la Régence, créé à l'initiative d'Adrien Loir, neveu par alliance de Pasteur.

Sa carrière de chercheur est marquée par sa découverte du rôle du chien dans la transmission du « kala-azar infantile », ou encore ses travaux sur la *Leishmania tropica*, parasite du bouton d'Orient, dit encore « clou de Gafsa », qu'il réussit à cultiver en laboratoire. Il effectue également des recherches sur les *Toxoplasma*, la peste, le choléra, la dysenterie bacillaire, la fièvre ondulante ou de Malte, le typhus ou encore les infections inapparentes. Germaine Lot souligne que son œuvre

élargit et approfondit l'œuvre de Pasteur en créant une philosophie biologique fondée sur l'évolution des espèces microbiennes, dont on peut considérer à la fois l'existence *individuelle* – dans le sujet isolé qu'elle affecte –, une existence *épidémique* – lorsqu'elle atteint une foule d'individus – et une existence *historique*¹¹.

Cette existence *historique* devient comparable à celle d'une civilisation pour Georges Duhamel :

On peut essayer de comprendre et de décrire l'histoire de ces microbes, leurs conquêtes, leur empire, leur succès, leurs échecs et peut-être un jour, leur décadence et leur anéantissement¹².

Élu en 1932 au Collège de France, après son prix Nobel obtenu en 1928 pour la découverte du rôle du pou dans la transmission du typhus exanthématique, Charles Nicolle

⁹ Maurice Huet, *op. cit.*, p. 26.

¹⁰ Voir Germaine Lot, *Charles Nicolle et la biologie conquérante*, *op. cit.*, p. 23.

¹¹ *Id.*, p. 64.

¹² Georges Duhamel, cité par Germaine Lot, *id.*, p. 64.

occupe la chaire de médecine échue avant lui à Laënnec ou encore à Claude Bernard. Il peut y approfondir les grandes questions biologiques auxquelles il a travaillé et s'interroger sur les conditions morales et psychologiques de l'exercice de la médecine.

Mais la vocation littéraire contrariée de Charles Nicolle ne trouve pas uniquement des dérivatifs dans la pensée de la biologie que lui permet de développer son activité au collège de France. Tout au long de sa carrière, il parvient à ménager du temps pour l'écriture et une œuvre littéraire s'élabore peu à peu en marge de son activité scientifique, à travers une série de recueils de nouvelles et de romans, mais aussi par l'abondante correspondance qu'il échange avec son ami l'écrivain-médecin Georges Duhamel, qui trouve en lui un « pilotis¹³ » pour plusieurs personnages de ses romans.

Né à une époque où les très bons élèves étaient des littéraires, tenus de briller, même s'ils pensaient embrasser la carrière scientifique, en latin et en grec, Charles Nicolle obtient les premiers prix en français et en histoire au lycée Corneille où il effectue sa scolarité¹⁴. Aussi éprouve-t-il parfois le sentiment d'être passé à côté de sa vocation littéraire : « J'ai l'impression très nette que j'étais fait pour autre chose¹⁵ [...] ». Sa correspondance est émaillée d'aveux similaires : « Et puis vous savez, ou plutôt vous ne le savez pas, que je ne suis pas un scientifique¹⁶ [...] ». Comme Charles Richet, également prix Nobel de médecine (1913) et auteur de romans, nouvelles, fables et d'une *Ode à Pasteur*, Nicolle incarne la figure d'un savant qui développe une œuvre littéraire en marge de ses recherches scientifiques, et défend une conception de la littérature très classique¹⁷, voire surannée, à l'instar de nombreux médecins de son époque¹⁸. Parvenu au faite des honneurs scientifiques à la fin de sa carrière, Charles Nicolle n'atteindra pourtant jamais son but d'être reconnu *à la fois* comme biologiste et comme écrivain. Isolé dans ses rapports sociaux par une surdité qui lui rend les échanges verbaux difficiles, marginalisé par son éloignement de la métropole, incapable de juger avec lucidité ses productions littéraires, le

¹³ Expression de Stendhal, voir *Œuvres romanesques complètes*, tome II, éd. Yves Ansel, Philippe Berthier et Xavier Bourdenet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 955.

¹⁴ Maurice Huet, *op. cit.*, p. 189.

¹⁵ Lettre de Charles Nicolle à G. Bugnot, Tunis, 23 février 1903. Archives de l'Institut Pasteur de Tunis. Citée par Maurice Huet, *loc. cit.*

¹⁶ Lettre de Charles Nicolle à F. Mesnil, 9 avril 1908, Archives de l'Institut Pasteur de Tunis. Citée par Maurice Huet, *loc. cit.*

¹⁷ Voir Jérôme van Wijland (dir.), *Charles Richet (1850-1935). L'exercice de la curiosité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

¹⁸ « La poésie se meurt, dit-on. Non ! La poésie est immortelle ! Mais par poésie [...] nous n'entendons pas parler de cette poésie invertébrée, sans rimes ni raison qui triompha quelque temps, mais bien de notre vieille poésie française, aux strophes solides, aux rythmes bien timbrés, aux idées claires, saine et forte, la seule vraie, parce que la seule vraiment humaine. » écrit par exemple Germain Trézel dans la revue médico-poétique *La Flamme* [« Programme », première année, octobre 1933, p. 2]. Mais de Victor Segalen à l'étudiant en médecine André Breton, les contre-exemples existent également.

grand savant va connaître de multiples déboires éditoriaux. Sans doute aurait-il été ému de se voir qualifier de « très remarquable écrivain » par Jean Rostand, et de lire ces lignes :

Je crois bien qu'il est le seul savant de chez nous qui, dans la page « du même auteur », ait fait figurer des romans et des recueils de contes... À ces charmantes fictions, je ne doute pas que Charles Nicolle ait attaché autant de prix qu'aux immortelles découvertes qui lui ont valu le prix Nobel. Il avait besoin des unes comme des autres pour traduire sa vaste personnalité de poète et de réalisateur, d'homme de rêve et d'homme de vérité. C'est de la même âme qu'il écrivait les *Contes de Marmouse*, et qu'il expérimentait dans son laboratoire sur le virus de la fièvre récurrente¹⁹.

Pourtant, lorsqu'il présente son premier roman, *Le Pâtissier de Bellone*, à la *Revue de Paris* qui transmet le texte à Calmann-Lévy, c'est pour essayer un premier refus. Dans sa lettre du 3 septembre 1912, l'éditeur justifie son peu d'enthousiasme :

La *Revue de Paris* vient de nous renvoyer le manuscrit intitulé *Le Pâtissier de Bellone* dont vous avez bien voulu lui proposer la publication. Le directeur de la revue nous informe qu'il a trouvé l'ouvrage curieux, d'une jolie couleur archaïque et d'un style souvent ingénieux et pittoresque. Mais il estime que l'intérêt général du récit est à peine saisissable et que c'est un recueil de conversations spirituelles plutôt qu'un roman. Les conclusions de nos lecteurs vont à peu près dans le même sens²⁰.

Mais le jeune auteur s'acharne et fait intervenir Anatole France. Calmann-Lévy, de mauvaise grâce, finit par accepter de prendre le livre en dépôt mais lui recommande « de n'en pas parler à qui que ce soit car [il se] défend de mettre [son] nom sur des volumes que [il] n'édite pas [lui]-même²¹ ». Les frais de publicité restant à sa charge, Charles Nicolle dépense deux mois de salaire pour s'offrir le privilège d'une entrée dans le monde des lettres saluée tout de même par une dizaine de lettres élogieuses (venant de ses amis) et quelques coupures de journaux²². Maurice Huet, biographe de Charles Nicolle, partage les réserves de Calmann-Lévy :

Que dire de ce livre aujourd'hui ? On trouve toujours de grandes qualités au style qui dénotent une vraie maîtrise de la langue française. [...] Mais l'histoire racontée, qui se veut un pastiche des idées, des intrigues du dix-huitième siècle, a du mal à convaincre. Comment se passionner pour le Maréchal de Tierceville, représentant de la petite noblesse normande, et pour les personnages qui l'entourent ? Chacun ne semble avoir d'autres préoccupations que les aventures galantes (dont on ne sait jamais si elles restent platoniques ou vont plus avant), les disgrâces de la cour, les billets amoureux bien tournés, éventuellement les combats guerriers. À chaque page percent l'amour et le respect de la langue française, une flamme pour Paris, ses ruelles, ses tavernes, le tout parsemé d'excellentes réflexions. Mais la lassitude vient vite. Le roman est davantage peuplé de *caractères* à la manière de La Bruyère que de vrais personnages vivants, animés, progressant dans un univers romanesque²³.

¹⁹ Jean Rostand, « Charles Nicolle, homme de science et de lettres », *Les Nouvelles Littéraires*, 7 mars 1946. Cité par Maurice Huet, *op. cit.*, p. 146.

²⁰ Lettre de Calmann-Lévy à Charles Nicolle datée du 3 septembre 1912. Fonds Charles Nicolle. Archives départementales de Seine-Maritime, Rouen. Citée par Maurice Huet, *op. cit.*, p. 190.

²¹ Lettre de Calmann-Lévy à Charles Nicolle datée du 2 octobre 1912. Fonds Charles Nicolle. Archives départementales de Seine-Maritime, Rouen. Citée par Maurice Huet, *op. cit.*, *ibid.*

²² Voir Maurice Huet, *op. cit.*, *ibid.*

²³ *Id.*, p. 191.

Un autre livre, *Les Feuilles de la sagittaire*²⁴, paraît en 1920²⁵. Il réunit onze nouvelles diversement inspirées, entraînant le lecteur vers l'antiquité gréco-latine, un pastiche de Molière, le dix-huitième siècle, la comédie italienne, un Noël païen, des histoires d'animaux... Vient ensuite un roman, *La Narquoise*²⁶, qui apparaît lui aussi comme une « conversation spirituelle » plutôt qu'un « récit romanesque » et recèle le même aspect « artificiel » et « forcé » que ses autres écrits, avec « quelques beaux passages²⁷ » et un important travail de documentation sur Tunis au dix-huitième siècle, époque à laquelle est situé le roman. Certaines réflexions soulignent la nécessité de contrebalancer la science par la poésie :

Les savants connaissent les mouvements des étoiles, ils ignorent la beauté des nuits. Ils possèdent le nom des fleurs et ne savent point les disposer en bouquets²⁸.

Dans le roman suivant, *Les Menus plaisirs de l'ennui*²⁹ (1924), l'auteur met de nouveau en scène le Maréchal de Tierceville, son *alter ego*, mais l'ouvrage, « assez faible », nous donne l'impression que l'auteur se fait

plaisir en retrouvant la Normandie, son cercle de personnages, son cher dix-huitième siècle, plutôt que de chercher à intéresser d'éventuels lecteurs qui ne semblent pas s'être bousculés³⁰.

Charles Nicolle fait ensuite paraître *Marmouse et ses Hôtes* (1927) puis *Les Contes de Marmouse et de ses Hôtes* (1930), deux livres qui revisitent le monde des légendes et des fables classiques et opposent le merveilleux au réel. Enfin, dans un dernier roman plus long et plus « ambitieux³¹ », le biologiste imagine la survie des deux larrons et leurs aventures dans les premières années de la chrétienté, et nous emmène de Carthage à Djerba, l'île de l'oubli. Très documenté lui aussi, il clôt une série de romans « difficiles à lire » et que même les admirateurs de Charles Nicolle trouvent « ennuyeux³² ». La littérature semble le prétexte d'une « fuite devant la réalité » et le « monde de son temps³³ », à l'opposé des conceptions défendues par Georges Duhamel. Nicolle retrouve dans l'écriture la grâce d'une conversation que sa surdité l'empêche de goûter, une Normandie

²⁴ Charles Nicolle, *Les Feuilles de la Sagittaire*, Paris, Calmann-Lévy, 1920.

²⁵ Il y a quelques incertitudes concernant cette date. Voir Maurice Huet, *op. cit.*, p. 192.

²⁶ Charles Nicolle, *La Narquoise*, Paris, Calmann-Lévy, 1922.

²⁷ Voir Maurice Huet, *op. cit.*, p. 194-196.

²⁸ Charles Nicolle, *Le Narquoise*, passage cité par Maurice Huet, *op. cit.*, p. 196.

²⁹ *Les Menus Plaisirs de l'ennui*, Paris, Rieder, 1924.

³⁰ Maurice Huet, *op. cit.*, p. 197.

³¹ *Id.*, p. 198.

³² *Ibidem.*

³³ *Id.*, p. 199.

arrachée à l'emprise du temps, dont il éprouve cette nostalgie qui s'exprime d'une autre manière dans le rêve de Djerba, l'île des Lotophages.

La littérature et la science en dialogue dans l'amitié entre Charles Nicolle et Georges Duhamel.

L'abondante correspondance entre Georges Duhamel et Charles Nicolle, publiée par le Docteur Hueber en 1996³⁴, permet de suivre les tribulations éditoriales du biologiste, qui demande à son ami d'être son émissaire auprès de ses interlocuteurs. Ces lettres témoignent d'un usage thérapeutique de la littérature sur fond de drame humain. Diminué physiquement par la surdité, affaibli moralement par la faillite conjugale à laquelle il doit faire face, victime d'un double isolement géographique et sensoriel, Nicolle redoute la perte de ce dérivatif qu'est l'écriture. Il écrit à son ami le 6 août 1926 :

Vous savez pourquoi j'écris et désire la fin naturelle de l'écriture, c'est-à-dire la publication. C'est un traitement de mon infirmité. Le laboratoire m'excède parfois (je suis courtois pour le laboratoire). Je ne puis prendre aucune distraction sociale, je ne puis lire toujours ; j'écris pour m'occuper et si je ne suis pas imprimé, il est probable que cette distraction en fin de compte m'échappera. Je redoute cette solution. Voilà tout. La gloire, le succès ne me touchent même point en ce qui concerne mon métier de savant³⁵.

La figure de l'humaniste à la conception surannée de la littérature se double donc de ce besoin criant de communication dont le double littéraire de Charles Nicolle, Tierceville, n'est que l'expression. Pour Jean Bernard, Nicolle a rêvé tout au long de sa vie « d'être un grand écrivain³⁶ » et, du fait de sa surdité, éprouvait une grande reconnaissance pour Georges Duhamel, qui le sortait de sa solitude et pouvait faire jouer son influence dans le monde éditorial en faveur de son ami. La rencontre entre les deux hommes naît de leur amitié commune pour le Professeur Albert Martin, médecin-chef de Duhamel en Champagne en 1915, et Rouennais comme Charles Nicolle. Duhamel lui a confié son désir d'entrer en relation avec celui dont Albert Martin lui a beaucoup parlé. Ce que donne à comprendre la correspondance, c'est l'importance primordiale que Nicolle attache à ses manuscrits. Georges Duhamel se voit conduit à jouer un rôle d'agent littéraire plus ou moins contraint, et la question éditoriale occupe une place importante dans leur correspondance. Ainsi, lorsqu'il entame des démarches pour obtenir la publication des *Deux larrons* en 1928, c'est à Duhamel qu'il envoie le manuscrit pour l'offrir « à l'éditeur de [son] choix » tout en précisant qu'au besoin il s'associerait à la dépense et qu'il espère pouvoir se servir de la

³⁴ D^r J.-J. Hueber (éd.), *Entretiens d'humanistes – correspondance de C. Nicolle et G. Duhamel, 1922-1936*, Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, 1996.

³⁵ *Id.*, p. 174.

³⁶ Jean Bernard, préface à D^r J.-J. Hueber (éd.), *op. cit.*, p. 10.

notoriété que lui vaut la récente obtention du prix Nobel comme d'une « réclame » auprès des éditeurs et du public pour son œuvre littéraire³⁷.

Duhamel sait se rendre agréable à Nicolle en réagissant de manière encourageante à la lecture de *La Narquoise* : « Style élégant et serré, érudition délicate, pénétration philosophique, invention romantique, tout m'a plu, tout m'a ravi³⁸. » Dans *Les Feuilles de la sagittaire*, il reconnaît « cette érudition souriante, cette poésie discrète, cette philosophie pleine d'indulgence³⁹ » qui forment le « plus pur de la tradition française⁴⁰ ». Dans sa nouvelle préférée, *Comme un souvenir qui ne vieillit point*, il a pris « plaisir à dépister [...] le savant sous le poète⁴¹ ». Charles Nicolle écrit à ses enfants, pendant le premier voyage de Duhamel à Tunis :

Je crois que [Georges Duhamel] est [...] le premier écrivain français de l'avenir. Il est, d'autre part, demeuré très médecin, même en attitude, dans sa façon de parler⁴²

Quittant Tunis le 17 février 1923, Duhamel note quant à lui, quelques années avant d'écrire *Les Maîtres* (1937) :

J'ai passé le meilleur de mon âge à chercher avec ferveur des hommes vrais et, entre tous, ceux qu'il me serait donné de respecter, d'honorer comme des maîtres.

S'il y a perdu beaucoup de temps, il a eu aussi de belles récompenses : la rencontre de Charles Nicolle est « la plus belle⁴³ ». Le 21 février il lui écrit :

Entre toutes les découvertes que j'ai faites pendant ce mois, la découverte de votre amitié m'apparaît dès maintenant comme la réalité capitale⁴⁴.

Il lui dédiera ensuite *Le Prince Jaffar* :

Que dire de plus, mon bien cher ami ? Chaque page de ce livre contient votre image dans sa transparence, chaque page de ce livre chante notre amitié, reflète votre sourire et publie ma gratitude⁴⁵ [Octobre 1924].

Le biologiste, qui attache un grand soin à sa correspondance avec l'écrivain, évoque de manière très vivante, dans ses lettres, la Tunisie, ses lumières, sa végétation. Les deux hommes

³⁷ Lettre de Charles Nicolle à Georges Duhamel, Tunis, 6 décembre 1928. *Id.*, p. 224.

³⁸ Lettre de Georges Duhamel à Charles Nicolle, Paris, 3 avril 1922. *Id.*, p. 33.

³⁹ Lettre de Georges Duhamel à Charles Nicolle, Paris, 28 décembre 1922. *Id.*, p. 36.

⁴⁰ *Ibidem.*

⁴¹ *Ibidem.*

⁴² *Id.*, p. 43.

⁴³ Sur la page de garde de *Lettres d'Auspasie*. Voir *id.*, p. 44.

⁴⁴ Lettre de Georges Duhamel à Charles Nicolle, Paris, le 21 février 1923. *Id.*, p. 44.

⁴⁵ Voir *id.*, pp. 96-97.

corrigent mutuellement leurs manuscrits respectifs. En 1924, Nicolle est sollicité pour relire *Le Prince Jaffar*⁴⁶ et fournit à Duhamel la documentation dont il a besoin pour son roman. Il explique volontiers ses découvertes à son ami⁴⁷, qui lui accorde une grande place dans son œuvre. Nicolle apparaît en effet sous les traits du D^r Arnould, qui rencontre Salavin à trois reprises dans *Tel qu'en lui-même*, le cinquième et dernier tome de *Vie et aventures de Salavin*⁴⁸. Nicolle, qui se désigne parfois lui-même dans les lettres sous le nom d'Arnould⁴⁹ après cette publication, écrit à Duhamel : « Merci pour le rôle donné à Arnould : le mérite-t-il⁵⁰ ? » Après avoir relu le texte, Nicolle ne trouve que quelques « retouches » à faire concernant « quelques points tunisiens⁵¹ ». Dans *Les Maîtres* (1937), Charles Nicolle est cité sous son propre nom, mais le personnage du professeur Chalgrin lui emprunte bien des conceptions scientifiques et philosophiques. Dans ce roman, le pastorien Chalgrin, qui dirige la thèse de biologie de Laurent Pasquier, s'oppose en effet à Rohner « l'américain », qui dirige sa thèse de médecine. Alors que Rohner est un rationaliste absolu, Chalgrin, comme Nicolle⁵², réfute l'opposition entre connaissance rationnelle et intuition poétique⁵³. Le personnage du docteur Arnould apparaît également dans *Images de la Grèce*⁵⁴ et dans *Le Voyage de Patrice Périot*⁵⁵. Charles Nicolle est également évoqué dans *Fables de mon jardin*⁵⁶ et dans les écrits autobiographiques de Georges Duhamel, en particulier dans *Les Espoirs et les Épreuves* (tome 5 de *Lumières sur ma vie*⁵⁷), qui contient les souvenirs de son voyage en Tunisie, et dans son journal intime⁵⁸. Duhamel s'attache surtout à faire connaître les découvertes scientifiques de Charles Nicolle. Dans une lettre datée du 4 juillet 1935, Georges Duhamel annonce en effet à son ami qu'il commence à travailler à un *Discours sur Charles Nicolle*⁵⁹. Le 9 août, il vient d'en achever le brouillon et envisage à partir de ce texte une série de conférences qu'il projette d'intituler *Nouvelles idées sur les maladies* ou *Les remarques d'un grand savant, Charles Nicolle*. Elles sont « essentiellement destin[ées] à propager vos idées et à faire lire vos ouvrages⁶⁰ ». Ces réflexions seront poursuivies

⁴⁶ *Id.*, p. 96.

⁴⁷ Voir *id.*, p. 171.

⁴⁸ Voir Georges Duhamel, *Tel qu'en lui-même*, Paris, Mercure de France, 1932.

⁴⁹ Lettre de Charles Nicole à Georges Duhamel, Servin (Haute-Savoie), 19 juin 1935. Publiée dans D^r J.-J. Hueber (éd.), *op. cit.*, p. 369.

⁵⁰ Lettre de Charles Nicole à Georges Duhamel, Paris, 13 mai 1932. *Id.*, p. 314.

⁵¹ *Id.*, p. 313.

⁵² Voir *supra*.

⁵³ Voir Georges Duhamel, *Les Maîtres*, Paris, Le Livre de Poche, 1965, p. 41.

⁵⁴ Georges Duhamel, *Images de la Grèce*, Paris, Éditions du Sablier, 1928.

⁵⁵ *Le Voyage de Patrice Périot*, Paris, Mercure de France, 1950.

⁵⁶ *Fables de mon jardin*, Paris, Mercure de France, 1936. Voir la partie intitulée « Le règne de l'équilibre ».

⁵⁷ *Les Espoirs et les épreuves (1919-1928)*, Paris, Mercure de France, 1953.

⁵⁸ *Le Livre de l'amertume*, Paris, Mercure de France, 1984.

⁵⁹ Lettre de Georges Duhamel à Charles Nicolle, Valmondois, 4 juillet 1935, dans D^r J.-J. Hueber (éd.), *op.cit.*, pp. 369-370.

⁶⁰ Lettre de Georges Duhamel à Charles Nicolle, Valmondois, 23 août 1935. *Id.*, p. 371.

après la mort du « philosophe de l'équilibre⁶¹ » dans *Paroles de médecin*, dont la troisième partie⁶² est consacrée à Charles Nicolle.

Cette amitié s'appuie tout autant sur la curiosité scientifique de Georges Duhamel que sur l'attachement passionné de Charles Nicolle à la question du langage. Dans la lettre du 15 janvier 1924, Nicolle justifie un emploi inhabituel de « houleuse » par sa lecture de M^{me} de Sévigné⁶³. Cette question est un sujet privilégié dans le dialogue entre les deux hommes, et révèle l'attention particulière portée par Charles Nicolle au langage populaire, et en particulier à celui de sa région d'origine, le normand, dont il est question par exemple dans la lettre du 16 juillet 1932. Charles Nicolle réagit au texte « Aventures et mésaventures du langage », qui sera publié dans le *Discours aux nuages*⁶⁴ de Georges Duhamel, en signalant à son ami une série de verbes de la deuxième conjugaison retenus par le normand, comme « *chanir* » (blanchir), « *chevir* » (venir à bout), « *enfolir* » (rendre fou), et il termine « par le plus beau, *enbaïr* dans le sens de fuir parce qu'on a pris en haine : l'oiseau, dont on a touché les œufs, *enbaît* (fuit) son nid⁶⁵ ». Lorsque Duhamel lui offre le *Discours aux nuages*, Nicolle réagit avec enthousiasme :

C'est très bien, toujours la même veine heureuse. On ne peut écrire mieux. Je crois qu'on n'a jamais écrit aussi bien. Votre discours sur le langage, que vous m'avez compté bien des fois, est la perfection, même écrit. Merci de ne pas m'avoir oublié et de ne pas avoir oublié les mots *essoudre* et *crétir* que je tiens de ma mère⁶⁶.

Dans cette même période, Charles Nicolle prépare, pour ses cours au Collège de France, une leçon sur le langage médical⁶⁷ que Duhamel emporte à Valmondois le 17 mars 1934 pour la relire « ligne à ligne⁶⁸ ». Comme le montre la lettre du 22 août, Nicolle a besoin de l'expertise de Duhamel pour corriger son texte⁶⁹ (« Responsabilité de la médecine dans son langage ») et ce dernier, tout en lui annonçant qu'il vient de poser sa candidature à l'Académie française, répond

⁶¹ Georges Duhamel, *Paroles de médecin*, Monaco, Éditions du Rocher, 1946.

⁶² *Id.*, p. 99-114.

⁶³ Lettre de Charles Nicolle à Georges Duhamel, Tunis, 15 janvier 1924, dans D^r J.-J. Hueber (éd.), *op. cit.*, p. 71 : « Une seule [de vos suggestions de correction] ne sera pas suivie par un entêté auteur : le mot houleuse, 'je suis houleuse de vous voir'. L'expression se rencontre chez Madame de Sévigné ou chez une correspondante de Bussy-Rabutin. Je chercherai. »

⁶⁴ Georges Duhamel, *Discours aux nuages*, Paris, Éditions du siècle, 1934.

⁶⁵ Lettre de Charles Nicolle à Georges Duhamel, Tunis, 16 juillet 1932, dans D^r J.-J. Hueber (éd.), *op. cit.*, p. 316.

⁶⁶ Lettre de Charles Nicolle à Georges Duhamel, Tunis, 5 avril 1934. *Id.*, p. 343. « Tu me fais crétir », expression employée par la mère de Charles Nicolle, signifie « Tu me fais frissonner » ; « Le temps va s'essoudre » signifie « Le temps va passer, s'écouler ».

⁶⁷ Charles Nicolle, *Responsabilités de la médecine*, leçons de Collège de France, chaire de médecine, 3^e année (2^{de} série), Paris, Alcan, 1935.

⁶⁸ Lettre de Georges Duhamel à Charles Nicolle, Paris, 17 mars 1934, dans D^r J.-J. Hueber (éd.), *op. cit.*, p. 341.

⁶⁹ Lettre de Charles Nicolle à Georges Duhamel, Tunis, 22 août 1934. *Id.*, p. 352.

par une série de remarques très précises concernant en particulier les possibilités de confusion entre l'immunité acquise et l'immunité naturelle⁷⁰.

Charles Nicolle trouve donc dans son amitié avec Georges Duhamel une écoute qu'il n'a pas obtenue de la part des milieux éditoriaux et la possibilité de poursuivre ces échanges intellectuels et littéraires dont il a soif, de lire et d'être lu. Devenu personnage littéraire grâce à son ami, le D^r Arnauld n'en souffre pas moins de voir ses talents d'écrivain méconnus et s'impatiente parfois du manque de diligence des éditeurs pour faire exister ses livres malgré les efforts de Duhamel⁷¹. Frustré de son désir d'être reconnu pour ses dons littéraires, le savant va chercher à compenser symboliquement cette frustration dans une relecture autobiographique de son œuvre scientifique où la figure du génie poétique vient se surimposer à celle de l'homme de science, largement discrédité lorsqu'il n'apparaît que comme un esprit purement rationnel.

Genèse de l'idée créatrice dans les sciences et intuition poétique

À l'heure où de nombreuses revues médico-littéraires rappellent, comme Augustin Cabanès, fondateur de la *Chronique médicale*, qu'« Esculape était fils d'Apollon » et qu'il n'y a donc « rien d'étonnant à voir ses cousines, les Muses, prendre leurs ébats dans les revues auxquelles il préside⁷² », la figure de Charles Nicolle pourrait se confondre avec celle de nombreux médecins humanistes, dont la littérature est le « violon d'Ingres⁷³ ». Pourtant elle s'en détache non seulement par l'importance de ses recherches et de sa pensée pour Georges Duhamel, mais surtout parce qu'il ne se contente pas d'être un simple amateur de littérature, il développe une théorie de l'intuition dans le domaine des sciences du vivant qui n'est pas sans rapport avec celle de l'inspiration poétique, en particulier dans les formes qu'elle a pu revêtir à la fin du dix-neuvième siècle, quand Charles Nicolle lisait Huysmans avec avidité. Alors que les névroses imposent leur règne dans le monde littéraire, des liens nécessaires semblent se tisser, dans le sillage de Rimbaud⁷⁴, entre le « grand malade⁷⁵ » et le « suprême savant⁷⁶ » (« Ma santé fut

⁷⁰ Lettre de Georges Duhamel à Charles Nicolle, Ragueneu-en-Nevez (Finistère), 29 août 1934. *Id.*, pp. 352-353.

⁷¹ Voir par exemple la lettre de Charles Nicolle à Georges Duhamel, Tunis, 10 juillet 1928. *Id.*, p. 219 : « Je n'ai toujours aucune nouvelle de l'éditeur Rieder. On m'avait annoncé une décision pour janvier. [...] Mon ignorance est telle de la composition du cénacle et des démarches à faire que, si vous ne vous en mêlez pas, je n'aurai sans doute jamais de réponse. »

⁷² Augustin Cabanès, « Le Virgile de l'anatomie », *La Chronique médicale*, n°7, 1928, p. 205.

⁷³ Voir par exemple le poème « Violon d'Ingres ! » du D^r Vallé [*Épidaure*, mars 1929, p. 29].

⁷⁴ Voir Rae Beth Gordon, « Le “grand malade” et le “suprême savant” », dans Lise Dumasy-Queffélec et Hélène Spengler (dir.), *Médecine, sciences de la vie et littérature en France et en Europe de la révolution à nos jours*, volume II, « L'Âme et le corps réinventés », Genève, Droz, 2014, p. 139-150.

⁷⁵ Arthur Rimbaud, lettre à Paul Demeny du 15 mai 1871, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 344.

⁷⁶ *Ibidem*.

menacée⁷⁷ » / « La science est trop lente⁷⁸ »). Sandrine Montin a montré que la fragilité des nerfs dans la littérature fin de siècle pouvait correspondre, sinon à une sécularisation du mythe de l'inspiration, renouant avec la *furor* antique, du moins une manière pour l'artiste de signaler sa singularité, dans le contexte d'un ascendant pris par la physiologie dans le discours scientifique du XIX^e siècle⁷⁹ ». La génération à laquelle appartient Charles Nicolle, celle qui avait vingt ans dans la dernière décennie du XIX^e siècle, a été marquée par des discours selon lesquels les « grands réformateurs de l'humanité » sont porteurs d'une « tare⁸⁰ », ce qui peut conduire, comme dans *Paludes* d'André Gide, à une valorisation de la maladie au détriment de la santé⁸¹. Devenir artiste, c'est s'acheminer vers la découverte d'une singularité irréductible dont la maladie des nerfs, l'asthme (chez Proust), ou toute autre fragilité considérée comme une tare par le discours médical de l'époque⁸², dont Charles Nicolle était familier, ne seraient que les symptômes. Le prix Nobel de médecine 1928 s'attaque à la question du génie dans le domaine scientifique et des marques d'élection qui le décèlent dans un livre qui suscite une forme de malaise chez Georges Duhamel :

Je suis entré avec véhémence dans la rédaction du livre sur l'Invention. [...] Le sujet est passionnant, mais difficile. Et puis, j'ai là-dessus des idées si particulières qu'à moi-même il me faut un effort pour en suivre les développements. Ce ne sera pas un livre banal. De ceci, je peux répondre. Ce ne sera peut-être pas un livre du tout. Vous serez tout naturellement des premiers à contempler le monstre⁸³.

La réaction de Georges Duhamel n'est pas aussi enthousiaste qu'à son habitude : « le ton du livre me choque⁸⁴ », écrit-il à son ami. Il désire en parler de vive voix avant sa publication. Est-ce le naïf orgueil avec lequel Charles Nicolle dans une « auto-bio-hagio-graphie » à peine déguisée se

⁷⁷ *Une saison en Enfer, Délires II : Alchimie du Verbe*, éd. S. Bernard, Paris, Garnier Frères, 1960, p. 233.

⁷⁸ *Id.*, « L'Éclair », *op. cit.*, p. 140. Cité par Rae Beth Gordon, « Le “grand malade” et le “suprême savant” », art. cit., p. 140.

⁷⁹ Sandrine Montin, « Génie névrosé, corps électriques, physiologie et représentation littéraire au tournant des XIX^e et XX^e siècles », dans Lise Dumasy-Queffélec et Hélène Spengler (dir.), *Médecine, sciences de la vie et littérature en France et en Europe de la révolution à nos jours*, volume II, « L'Âme et le corps réinventés », *op. cit.*, pp. 209-210.

⁸⁰ Idée développée par André Gide dans son essai sur Dostoïevski [*Essais critiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade, 1999, p. 644]. Passage cité par Jean-Michel Wittmann dans « L'artiste face au médecin. La critique du discours scientifique dans l'œuvre de Gide. ». Voir Lise Dumasy-Queffélec et Hélène Spengler (dir.), *Médecine, sciences de la vie et littérature en France et en Europe de la révolution à nos jours*, volume II, « L'Âme et le corps réinventés », *op. cit.*, p. 237. En 1892, le médecin Max Nordau, disciple de Lombroso, avait publié une critique sévère de la littérature de son époque en présentant les écrivains contemporains comme des dégénérés, des parasites menaçant de contaminer le corps social. Voir Max Nordau, *Dégénérescence*, trad. de l'allemand par A. Dietrich, Paris, Alcan, 1894.

⁸¹ André Gide, *Paludes, Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, vol. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 289. Voir Jean-Michel Wittmann, *loc. cit.* À la même époque, *Les Serres chaudes* [1889] jouent du contraste entre l'image du poète sportif (il pratique la boxe) et sa production poétique, hantée par la maladie. Voir Maurice Maeterlinck, *Serres chaudes ; Quinze chansons ; La Princesse madeleine*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1983.

⁸² Pour Adrien Proust, médecin hygiéniste, et son ami Édouard Brissaud, l'asthme est considéré comme une névrose, c'est-à-dire une « maladie où règne l'imaginaire ». Voir François-Bernard Michel, *Le Professeur Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 2016, p. 33.

⁸³ Lettre de Charles Nicolle à Georges Duhamel, Tunis, 4 janvier 1931. *Id.*, p. 281.

⁸⁴ Lettre de Georges Duhamel à Charles Nicolle, Valmondois, 29 août 1931. *Id.*, p. 290.

désigne lui-même comme le parangon de l'homme de génie qui a choqué l'auteur de *Salavin* ? Il est difficile de le savoir, mais Charles Nicolle maintiendra ses positions⁸⁵.

Le livre dont il est question dans cet échange épistolaire paraît en 1932 chez Alcan sous le titre *Biologie de l'invention*⁸⁶. L'auteur y développe une conception de l'homme où la biologie est déterminante, l'influence du milieu social quasiment nulle, et dont les premières pages énoncent le postulat : « Nous sommes ce que nous a fait notre naissance⁸⁷. » Les génies sont donc des hommes qu'il va juger à la manière d'un biologiste convaincu de la part du hasard dans l'évolution biologique : « la faculté d'invention est un accident, une propriété hasardeuse, ni plus ni moins extraordinaire que tant d'autres⁸⁸. » Après avoir défini l'invention dans le premier chapitre comme l'« acquisition d'un fait nouveau ou d'une donnée inédite » – ce n'est pas le fait qui est nouveau mais « l'acte qui le révèle » – Charles Nicolle oppose deux méthodes conduisant à « la conquête sur l'inconnu des idées et des faits⁸⁹ » : la déduction rationnelle et l'intuition. L'une est surface, l'autre profondeur⁹⁰. La déduction rationnelle, écrit l'auteur non sans quelque mépris, est un « travail de taupe » auquel « seuls les esprits incapables de l'autre méthode donnent le nom d'invention⁹¹ ». L'intuition, au contraire, est désignée par une image qui est un *topos* de la poésie moderne : elle est un « éclair » par l'effet duquel le problème se trouve « inondé de lumière⁹² ». L'avancée qu'elle permet « ne doit rien à la logique, à la raison », qui est seulement « nécessaire à la préparation *inconsciente* de la découverte⁹³ ». À partir de ses observations épidémiologiques, Nicolle s'appuie sur l'opposition entre les « transformations graduelles » et les « mutations », qui sont accidentelles, pour décrire l'invention comme un *accident* qui pêche contre « l'équilibre, condition formelle de la vie⁹⁴ ». Celui qui « possède au plus haut point cette aptitude irrationnelle » doit donc être « marqué lui-même du défaut d'équilibre qu'on trouve dans l'acte créateur⁹⁵ ». Dans la conception du vivant défendue par Charles Nicolle, la nature est un calme fait d'une succession de tempêtes, c'est-à-dire que son équilibre repose sur la conjonction des déséquilibres et qu'elle n'atteint la perfection « dans aucune [de ses] parties⁹⁶ », sans quoi pas d'évolution possible. Les propriétés évolutives des êtres procèdent d'innombrables petits défauts

⁸⁵ « Il m'a paru impossible de ne pas parler de moi », écrit-il. Voir la lettre de Charles Nicolle à Georges Duhamel, Rouen, 1^{er} septembre 1931. *Id.*, pp. 291-293.

⁸⁶ Charles Nicolle, *Biologie de l'invention*, Paris, Alcan, 1932.

⁸⁷ *Id.*, p. XII.

⁸⁸ *Id.*, p. 4.

⁸⁹ *Id.*, p. 5.

⁹⁰ « L'intelligence s'étend en surface, le génie grimpe à l'échelle », *id.*, p. 11.

⁹¹ *Id.*, p. 6.

⁹² *Ibidem.*

⁹³ *Id.*, p. 5.

⁹⁴ *Id.*, p. 8.

⁹⁵ *Ibidem.*

⁹⁶ *Id.*, p. 9.

dont résulte « l'impossibilité d'une symétrie formelle » valable également pour le cerveau humain. Le cerveau de l'homme de génie sera donc celui qui « s'écarte du type classique⁹⁷ ».

Nicolle poursuit sa démonstration en déduisant de ses remarques précédentes que « si l'homme, doué de faculté d'invention, doit sa prédestination à une rupture d'équilibre, toute condition qui amènera cette rupture sans porter atteinte aux qualités intellectuelles nécessaires, favorisera la formation de l'esprit créateur⁹⁸ ». L'esprit de découverte peut être favorisé par le mélange des sangs, écrit-il en réfutant Gobineau⁹⁹, il est une qualité « primitive », qui ne dépend pas non plus du degré de civilisation, comme le montrent l'invention du feu, du langage...

Cet éloge du primitivisme et de la proximité de l'homme avec la nature préparent de nouvelles attaques contre la pensée rationnelle. L'obsession de la logique trouble en effet dans le cerveau de l'homme moderne « le choc des associations d'idées¹⁰⁰ ». Or, le poète apparaît au sein des autres hommes comme celui qui a « gardé la mentalité la plus primitive » et sait déceler les « âmes » dans les êtres vivants, la « vie » dans les « choses inertes¹⁰¹ ». S'il peut paraître déraisonner selon les critères de la pensée conceptuelle, il possède le « don d'invention¹⁰² ». « Et, réciproquement, renchérit Nicolle, quel poète ne reconnaîtrait pas son âme visionnaire dans certains des plus géniaux savants¹⁰³ ? » C'est pourquoi « la langue ancienne du Pérou » désignait d'un même mot le poète et l'inventeur : « hamavec¹⁰⁴ ». Le « prédestiné¹⁰⁵ » est donc « moins normal que les hommes à l'intelligence bien ordonnée ». « Son cerveau présente des *lacunes* singulières, parfois *énormes* », mais « ce voyant », écrit-il en reprenant le mot de Rimbaud, dont son ami Duhamel lui a peut-être lu certains poèmes, fort prisés par lui, « associe des idées qu'un cerveau mieux équilibré n'oserait affronter, dont il écarterait la scandaleuse union si elle se présentait involontairement à lui¹⁰⁶ ».

Tous ces traits accumulés dessinent un autoportrait en creux de Charles Nicolle. Normand, il se considère comme le fruit de ce mélange des sangs dont il fait l'éloge. Mais surtout, le génie est pour lui « un isolé parmi les siens », « comme il l'est dans le groupe humain auquel il

⁹⁷ *Id.*, p. 10.

⁹⁸ *Ibidem*.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 15-17 : Charles Nicolle souligne « L'erreur de M. de Gobineau », car « loin de constituer l'apanage des races considérées comme pures, races à mélanges anciens que les circonstances ont un moment stabilisées, le génie nous apparaît surtout fréquent, surtout marquée chez les peuples dont l'histoire témoigne de *mélanges récents* ».

¹⁰⁰ *Id.*, p. 19.

¹⁰¹ *Id.*, p. 21.

¹⁰² *Ibidem*.

¹⁰³ *Ibidem*.

¹⁰⁴ *Ibidem*. Charles Nicolle ne cite malheureusement pas les sources sur lesquelles il s'appuie pour une telle affirmation.

¹⁰⁵ *Id.*, p. 26.

¹⁰⁶ *Id.*, p. 28.

appartient par sa naissance¹⁰⁷ ». N'est-ce pas ainsi que se présente Charles Nicolle à Georges Duhamel, du fond de son exil tunisien, dans sa lettre du 6 août 1926, lorsqu'il se décrit comme un homme qui ne peut prendre aucune « distraction sociale¹⁰⁸ » et qui considère la littérature comme une « traitement de [son] infirmité¹⁰⁹ » ? Dans l'introduction de sa *Biologie de l'invention*, cette « infirmité » qui empoisonne sa vie quotidienne et ses relations sociales change profondément de sens et devient le vecteur de sa puissance d'invention autant que la marque élective de son génie : « L'infirmité m'a sauvé. Je lui dois d'avoir fait le bond qui m'a placé où je me trouve¹¹⁰. » Le livre revient sur ces « maux que la nature nous inflige¹¹¹ » en précisant que « toute atteinte à l'intégrité met notre devenir en question¹¹² », et c'est bien sûr l'exemple de Beethoven, dont la surdité offre un parallèle évident avec son propre cas, que Nicolle choisit pour représenter ces « grands esprits infirmes¹¹³ » ayant su transcender leur faiblesse.

L'intuition scientifique telle que la développe cet ouvrage s'apparente à l'image poétique dans la mesure où elle consiste en un rapprochement opéré par la force de l'imagination, entre deux choses qui n'avaient jamais été rapprochées par personne auparavant, comme le pou et le typhus exanthématique dans le cas de Charles Nicolle, qui construit le livre en prenant cette découverte majeure de son œuvre scientifique pour clef de voûte de ses réflexions :

Qu'on l'ait ou non provoqué, l'éclair jaillit, imprévu, brutal, illuminateur. L'instant d'avant, tout n'était qu'obscurité, confusion, torpeur. D'un coup, tout devient clair, évident. C'est une révélation. Elle s'impose à la raison qui s'en est emparée [...].

Ce choc, cette illumination subite, cette possession instantanée de soi par le fait nouveau, j'en puis parler. Je les ai éprouvés, vécus. C'est bien ainsi que me fut révélé le mode de transmission du typhus exanthématique.

Comme tous ceux qui, depuis de longues années, fréquentaient l'hôpital musulman de Tunis, je voyais, chaque jour, dans ses salles, des typhiques, couchés auprès de malades atteints des affections les plus diverses. Comme mes devanciers, j'étais le témoin quotidien et insoucieux de cette circonstance étrange qu'une promiscuité, aussi condamnable dans le cas d'une maladie aussi éminemment contagieuse, n'était cependant point suivie de contaminations. Les voisins de lit d'un typhique ne contractaient pas son mal. Et, presque journellement, d'autre part, au moment des poussées épidémiques, je constatais la contagion dans les douars, dans les quartiers de la ville et jusque chez les employés de l'hôpital, préposés à la réception des malades entrants. Les médecins, les infirmiers se contaminaient dans les campagnes, dans Tunis et point dans les salles de médecine.

Un jour, un jour comme les autres, un matin, pénétré sans doute de l'énigme du mode de contagion du typhus, n'y pensant pas consciemment toutefois (de cela, je suis bien sûr), j'allais franchir la porte de l'hôpital lorsqu'un corps humain, couché au ras des marches, m'arrêta.

C'était un spectacle coutumier de voir de pauvres indigènes, atteints de typhus, délirants et fébriles, gagner, d'une marche démente, les abords du refuge et tomber, exténués, aux derniers pas. Comme d'ordinaire, j'enjambais le corps étendu. C'est à ce moment précis que je fus touché par la lumière. Lorsque, l'instant d'après, je pénétrais dans l'hôpital, je tenais la solution du problème. Je savais, sans qu'il me fût

¹⁰⁷ *Id.*, p. 38.

¹⁰⁸ Dr J.-J. Hueber (éd.), *op. cit.*, p. 174.

¹⁰⁹ *Ibidem.*

¹¹⁰ *Id.*, p. XIV.

¹¹¹ *Id.*, p. 48.

¹¹² *Ibidem.*

¹¹³ *Id.*, p. 49.

possible d'en douter, qu'il n'y en avait pas d'autre, que c'était celle-là. Ce corps étendu, la porte devant laquelle il gisait m'avaient brusquement montré la barrière à laquelle le typhus s'arrêtait. Pour qu'il s'y arrêtât, pour que, contagieux dans toute l'étendue du pays, à Tunis même, le typhique devint inoffensif, le bureau des entrées passé, il fallait que l'agent de la contagion ne franchît pas ce point. Or, que se passait-il en ce point ? Le malade y était dépouillé de ses vêtements, de son linge, rasé, lavé. C'était donc quelque chose d'étranger à lui, qu'il portait sur lui, dans son linge, sur sa peau qui causait la contagion. Ce ne pouvait être que le pou. C'était le pou. Ce que j'ignorais la veille, ce que nul de ceux qui avaient observé le typhus depuis le début de l'histoire (car il remonte aux âges les plus anciens de l'humanité), n'avait remarqué, la solution indiscutable, immédiatement féconde du mode de transmission venait de m'être révélée¹¹⁴.

À travers cette transposition à Tunis des pavés de Venise de Proust, c'est bien la question de l'association qui se fait jour dans les réflexions de Charles Nicolle et doit être rapprochée d'une pensée de l'image poétique telle qu'elle est en jeu dans la poésie contemporaine de ses recherches, une poésie qu'il ne lit probablement pas mais dont il a lu certains des « grands ascendants¹¹⁵ ». Lorsque Charles Nicolle désigne le « point du jour¹¹⁶ », titre d'un recueil d'André Breton, évocateur des aubes rimbaldiennes, comme ce moment unique où les deux adversaires, « raison et rêve », sont en contact, un laps de temps « propice aux associations hasardeuses », où l'esprit peut « pêcher en eau trouble », à la faveur de ces « heures où traînent en vous les belles associations¹¹⁷ », il sait peut-être par son ami Duhamel que les surréalistes renouvellent la question de l'inspiration à la faveur des théories freudiennes de l'inconscient et posent la question de la part du rêve et du libre jeu de la pensée, hors des contraintes rationnelles, dans la création littéraire.

Si Charles Nicolle reste très classique dans sa conception de la littérature, ses travaux de biologiste résonnent fortement avec les préoccupations des poètes. Ainsi la question, poétique entre toutes, du rapport entre le visible et l'invisible, est au cœur de son travail de chercheur lorsque ses recherches sur les « maladies inapparentes¹¹⁸ » le conduisent à entrevoir l'invisible. Georges Duhamel, passionné par ce qu'il lui a laissé entrevoir de cette question, le pousse à la théoriser au plus vite¹¹⁹. De même, ses attaques contre la pensée rationnelle et son insistance sur l'« illogisme de la nature¹²⁰ » le conduisent à valoriser la notion de hasard qui est au cœur de la démarche surréaliste. Certains passages de la *Biologie de l'invention*, lorsque Charles Nicolle évoque ces instants où « l'éclair jaillit », dans la « possession instantanée de soi par le fait nouveau¹²¹ »,

¹¹⁴ *Id.*, pp. 56-58.

¹¹⁵ Expression de René Char.

¹¹⁶ *Id.*, p. 55.

¹¹⁷ *Ibidem.*

¹¹⁸ Voir la lettre de Georges Duhamel à Charles Nicolle, Paris, 21 octobre 1924, dans D^r J.-J. Hueber (éd.), *op. cit.*, p. 107.

¹¹⁹ *Ibidem.*

¹²⁰ Voir Germaine Lot, *Charles Nicolle et la biologie conquérante*, *op. cit.*, p. 53.

¹²¹ Charles Nicolle, *Biologie de l'invention*, *op. cit.*, p. 56.

peuvent faire écho à la poursuite de « l'or du temps¹²² » par les surréalistes, à l'affût d'une irruption de la surréalité au cœur de la banalité quotidienne.

Enfin, pour en revenir à la question de l'image poétique, il est à noter que ce qui, pour Charles Nicolle, confère de la valeur à l'« invention » dans le domaine scientifique et distingue le génie peut être jugé selon deux critères : l'éloignement des deux réalités rapprochées et le caractère inédit de leur mise en relation importent tout autant que la pertinence de ce rapprochement, dont la science peut faire la preuve. Une telle manière d'envisager l'imagination créatrice dans les sciences se distingue radicalement de la poétique classique vers laquelle ses goûts littéraires dirigent Charles Nicolle, mais elle ne se confond pas non plus avec une poétique surréaliste qui a pu abuser du « stupéfiant image¹²³ » et privilégier l'inouï sur la justesse. En revanche, elle est très proche d'une pensée poétique à laquelle la théorie surréaliste de l'image doit beaucoup, celle de Pierre Reverdy, qui écrivait en 1918 dans la revue *Nord/Sud* :

L'Image est une création pure de l'esprit.

Elle ne peut naître d'une comparaison mais du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées.

Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte – plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique¹²⁴.

À propos des découvertes de Pasteur et Metchnikoff, Charles Nicolle s'exclame dans *Biologie de l'invention* : « Des audaces pareilles ne sont permises qu'aux vrais génies ou bien aux poètes¹²⁵. » Une telle réflexion apparaît caractéristique d'un esprit humaniste ayant embrassé la carrière médicale malgré un goût prononcé pour la littérature. Ayant consacré l'énergie que lui laissait son travail de chercheur à l'Institut Pasteur de Tunis pour construire une œuvre littéraire qui ne rencontra que l'indifférence des éditeurs et des lecteurs, il en fut meurtri, mais trouva dans les échanges épistolaires avec Georges Duhamel un dérivatif et l'occasion d'une diffusion véritable de sa pensée. Celle-ci exercera une influence notable sur de nombreux esprits, en particulier René Leriche, qui, dans *La Philosophie de la chirurgie*¹²⁶, développera une conception de l'intuition scientifique nourrie des idées de Charles Nicolle, qui toucheront par son intermédiaire

¹²² André Breton, « Introduction au discours sur le peu de réalité », *Œuvres complètes*, tome II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 265.

¹²³ Louis Aragon, *Le Paysan de Paris*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972, p. 82 : « Le vice appelé Surréalisme est l'emploi déréglé et passionnel du stupéfiant image ».

¹²⁴ Pierre Reverdy, *Nord-Sud*, n°13, mars 1918.

¹²⁵ Charles Nicolle, *Biologie de l'invention*, *op. cit.*, p. 61.

¹²⁶ René Leriche rend hommage à Charles Nicolle dans *La Philosophie de la chirurgie* [Paris, Flammarion, 1951] et écrit : « Pour que jaillisse l'étincelle, pour que surgissent les rapports secrets entre les phénomènes, il faut qu'entre en jeu une imagination vive, [...] capable de jeter un pont, une imagination créatrice, j'allais dire une imagination poétique » (p. 72).

Canguilhem¹²⁷ et Michel Foucault. « Et moi aussi je suis poète », semble-t-il dire à travers sa *Biologie de l'invention*, qui donne des éléments pour mieux comprendre les affinités électives des sciences de la *vie* que sont la biologie et la médecine, avec la poésie. Pour Charles Nicolle, certains esprits, que tourmente le démon de l'abstrait, vont échouer dans « les recherches biologiques¹²⁸ ». Si elles avaient « dirigé leur activité vers les problèmes des sciences pures, ces belles intelligences y auraient fait merveille », mais elles vont chercher à « contraindre à des lois la matière vivante qui n'en admet aucune¹²⁹ ». À ces lois, ce savant positiviste, frappé à mesure que progressaient ses travaux par l'« illogisme » de la nature, a tenté de substituer de « belles associations¹³⁰ », instables et fluctuantes, nécessitant cette attention toujours renouvelée au réel fuyant, qui est au cœur de la démarche poétique.

¹²⁷ Voir Georges Canguilhem, « La pensée de René Leriche », dans *La Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, t. 146, 1956, pp. 313-317.

¹²⁸ Charles Nicolle, *Biologie de l'invention*, *op. cit.*, p. 89.

¹²⁹ *Ibidem.*

¹³⁰ *Id.*, p. 55.